

il se présente une difficulté du même genre que pour le précédent. Il s'agit de savoir si Berith a un sens spécial, ou si c'est simplement le nom d'une ville où ce Baal aurait été particulièrement honoré. Il existe effectivement, en Phénicie, une ville de Berytus (Beyrouth), mais son radical serait *brvth* et non *brith*, comme celui de l'adjectif joint au nom de Baal. De plus, si un temple à Baal-Berith peut se comprendre dans la ville de Berytus, rien n'expliquerait sa présence dans celle de Sichem. C'est pourquoi l'on ne doit pas craindre de prendre tout simplement le mot de Berith dans son sens propre, celui d'alliance, de serment. Baal-Berith serait donc le Baal des serments, un *Zeus-Orkios*, un *Deus Fidius*, et assurément, chez un peuple commerçant comme les Phéniciens, une telle divinité se trouve à sa place. Movers, tout en adoptant ce mode d'interprétation, l'a cependant appliqué d'une manière différente; c'est-à-dire qu'il voit, dans Baal-Berith, le Dieu en tant que l'homme contracte alliance avec lui, à peu près comme Jéhovah, qui était aussi, pour Israël, le Dieu de l'alliance.

Les auteurs grecs et latins nous font connaître le nom de *Baal-Samen*, que j'ai déjà eu occasion de mentionner, et qui n'offre aucune difficulté, d'après le commentaire de Sanchoniathon et de saint Augustin; c'est Baal considéré dans sa qualité de maître du ciel.

Le livre des Rois mentionne Baal-Zebubh, divinité des Philistins, qu'Ochosis, roi d'Israël, envoya consulter dans le temple d'Accaron. Or, *zebubh* veut dire *mouche*; *Baal-Zebubh* signifie donc le *Baal des mouches*. Si l'on considère que, dans les pays méridionaux, ces animaux, en y comprenant, bien entendu, tous les insectes ailés, constituent un véritable fléau; qu'en l'évaluant au moyen du produit du mal par le chiffre de sa fréquence, on le trouverait au moins égal au fléau des carnassiers dont la mythologie grecque faisait honneur à Hercule d'avoir délivré l'Occident; qu'enfin l'imagination des Hébreux n'avait pas cru au-dessous des proportions de la colère de Jéhovah d'en faire une des plaies de l'Égypte, on ne s'étonnera pas que les habitants du littoral aient pu adorer Baal en sa qualité de souverain de ces multitudes malfaisantes. On peut même l'admettre d'autant plus facilement, que les Grecs avaient donné à Jupiter un surnom semblable. Pausanias et Plin nous apprennent que, sur l'Olympe, on offrait des sacrifices à Jupiter *Apomios* (chasseur de mouches), ou *Muagros* (preneur de mouches), et que le pays se trouvait délivré par là de ces animaux, dont le naturaliste romain dit si bien, à cette occasion, « qu'il n'existe aucun animal moins docile et d'une moindre intelligence ». Solin rapporte une fable à peu près semblable, touchant un temple d'Hercule, et Clément d'Alexandrie dit, dans les *Stromates*, que « les Eléens sacrifiaient à Jupiter *Apomios*, et les Romains à Hercule *Apomios* ». Malgré l'appui de ces analogies, on a prétendu donner à Baal-Zebubh un tout autre sens; un érudit allemand a voulu y voir Baal adoré par les Philistins sous forme de mouche, c'est-à-dire de ce célèbre scarabée *ateuchus*, qui symbolisait, pour les Égyptiens, le dieu de l'univers. Mais cette conjecture, de laquelle résulterait un lien si invraisemblable entre Baal et l'Égypte, paraît plus ingénieuse que fondée.

Ce Baal-Zebubh était demeuré fameux chez les Juifs, car lorsque la doctrine des anges s'étant implantée chez eux, ils en vinrent à faire des démons de ce qu'ils ne regardaient autrefois que comme de vaines idoles de bois ou de métal, ils attribuèrent à cette divinité un rang de premier ordre dans les légions de Satan. On ne peut, en effet, conserver aucun doute sur l'identité du Beelzeboub des Évangiles, et du Baal-Zebubh du livre des Rois; c'est une transformation analogue à celle de Baal-Phéor en *Belphegor*. Au dire des trois premiers Évangiles, les Pharisiens accusaient Jésus de ne guérir les possédés que par l'entremise de Beelzeboub, prince des démons. « Il possède Beelzeboub », s'écrient les scribes dans saint Marc, et il chasse les démons par l'entremise du prince des démons. On voit toutefois, par la réponse qui est mise dans la bouche de Jésus, que l'on regardait ce Beelzeboub comme inférieur à Satan. « Si Satan se divise, comment subsistera son royaume? » Ce grand nom de Baal était tombé jusqu'à notre plus qu'un sobriquet : « Si l'on appelle Beelzeboub le père de famille, dit Jésus dans saint Matthieu, que dira-t-on de ses serviteurs? » Il y a plus : on en avait tiré, par une légère altération, un jeu de mots des plus injurieux. Certains manuscrits, au lieu de Beelzeboub, portent, en effet, Beelzeboul, c'est-à-dire *seigneur de l'excrément*. Si on admettait pour Baalzeboub le symbole du scarabée *ateuchus*, rien ne serait plus strictement mérité qu'une telle qualification; mais, pour inspirer une plaisanterie si méprisante, c'était bien assez de l'idée que l'on avait alors de Baal, car elle peignait bien le dégoût que devait causer, à des gens si méticuleux sur le culte de la pureté, le chef des esprits que l'on considérait comme le type de l'impureté.

Les Hébreux, en venant se heurter à Baal, dans le Chanaan, l'y trouvent dans une étroite association avec une autre divinité, que leurs livres nomment *Haschethoreth*, et dont les monnaies phéniciennes conservent témoignage sous le radical *hchthrth*. Pendant

toute la période des Juges, l'adoration des deux divinités est simultanée. Comme Baal était la plus haute divinité masculine des Tyriens, des Carthaginois et des Syriens, Haschethoreth était leur plus haute divinité féminine : « Astarté la très-grande », porte un fragment de Sanchoniathon. Son nom figurait d'ailleurs, comme celui de Baal, dans les noms propres, chez les Phéniciens : Abdastartus, Dabeostartus, etc.

Cette divinité était parfaitement connue des Grecs et des Romains sous le nom d'Astarté; mais ils n'étaient pas moins embarrassés, pour sa définition, qu'au sujet de Baal. Son union avec Baal les portait naturellement à l'identifier avec Junon, comme celui-ci avec Jupiter; c'est ce que disait saint Augustin : « Junon, sans aucun doute, est nommée par ceux-ci Astarté, et comme ces langues (la carthaginoise et la phénicienne) ne diffèrent pas beaucoup l'une de l'autre, on croit avec raison que l'Écriture dit des fils d'Israël qu'ils servaient les Baal et les Astarté, parce qu'ils servaient les Jupiter et les Junon. »

D'autre part, son culte, célébré dans certaines circonstances avec des rites voluptueux comme celui de Baal-Phéor, avait porté un grand nombre d'écrivains à l'assimiler à Vénus. « La quatrième Vénus, dit Cicéron, connue à Tyr et en Syrie, qui est nommée Astarté, et que l'on dit s'être unie à Adonis. » Eusèbe confirme cette opinion : « Les Phéniciens disent qu'Astarté est Aphrodite. »

Enfin, sous d'autres aspects, Astarté était une divinité vierge, une Diane sévère. Tertullien la nomme *Virgo caelestis*; saint Augustin, *Virginale numen*; ce serait elle que Jérôme mentionne sous le nom de *Reine du ciel*, et, ce qui n'est pas moins décisif, on la voit représentée, sur les médailles phéniciennes, avec le croissant lunaire. Inséparable de Baal, si Baal était Jupiter, elle devenait Junon; si Baal était le Soleil, elle devenait la Lune; si Baal était orgueilleux, elle l'était; et si Baal devenait pur, elle le devenait aussi. En un mot, si Baal symbolisait le principe actif de l'univers, elle en symbolisait le principe passif; et voilà pourquoi ils se trouvaient toujours associés, au moins en principe, car leurs cultes étant divers étaient par là même indépendants. A Byblos, on les voyait tellement unis, que la déesse y était adorée sous le nom de *Baalit* (la Baal). Peut-être même est-ce par cette tendance de Baal à se rapprocher du second principe jusqu'à ne plus s'en différencier, et à se féminiser lui-même, qu'il convient d'expliquer l'emploi de Baal au féminin, qui se rencontre dans l'Épître de saint Paul aux Romains, et dans plusieurs passages de la traduction des Septante. Ce qui est certain, c'est que, de la nature de Baal, la nature d'Astarté peut se conclure directement, et qu'ainsi l'époux et l'épouse se confirment l'un l'autre.

Il est moins facile de déterminer les différentes espèces, et, par suite, les divers noms sous lesquels on adorait Astarté. On ne peut douter que la déesse, dont le culte uni à celui de Bel occupait une si grande place à Babylone, et dont Hérodote nous a transmis quelques traits sous le nom de *Myllitta*, ne fût une Astarté. L'original du nom grecisé par Hérodote se retrouve dans *Molédeth*, qui fait enfanter. Ainsi que ne le montrent que trop les coutumes impudiques rapportées par l'historien, c'était une Astarté vue sous la face voluptueuse et féconde, tandis qu'à Carthage, et probablement à Tyr, la déesse apparaissait, de préférence, sous le côté impérieux et sévère. Cette même Myllitta se retrouve, sous le nom d'*Alitta*, chez les Arabes, et il n'y a pas de doute qu'elle ne doive être identifiée avec l'*Anaitis* des Arméniens et la *Tanais* ou *Artemis* de la Cappadoce et du Pont, dont Strabon nous fait connaître les rites obscènes. D'ailleurs, l'union primitive de cette Tanais avec l'Astarté tyrienne nous est clairement témoignée par les médailles phéniciennes, où l'on trouve cette dernière sous les consonnes *tni* : c'était la même sous un caractère divers.

Le nom d'*Aschera* embarrassait davantage : c'est le nom d'un symbole phénicien que l'on voit en connexion avec Baal, comme Astarté. Ce symbole se place sur l'autel même de Baal. Ainsi, lorsque Gédéon délivre les Hébreux de la domination des Madianites : « Détruisez l'autel de Baal de ton père, lui dit le Seigneur, et coupe l'*Aschera* qui est sur l'autel. » De même, dans le royaume d'Israël, « Achab éleva un autel dans le temple de Baal, qu'il avait bâti à Samarie, et il y mit l'*Aschera*. » De même encore, quand le culte de Baal s'établit à Jérusalem, « Manassé éleva des autels à Baal et fit d'*Aschera* comme en avait fait Achab, roi d'Israël, et il plaça l'*Aschera* qu'il avait faite dans le temple du Seigneur, sur lequel le Seigneur a dit à David et à Salomon, son fils : Dans ce temple et dans Jérusalem, que j'ai choisie entre toutes les tribus d'Israël, je poserai mon nom pour toujours. »

Que faut-il entendre par ce nom d'*Aschera*? La Vulgate traduit par *lucus* (bois sacré); mais c'est une traduction que le texte suivi de près ne permet pas de soutenir, car la lettre se rapporte à un objet placé sur l'autel, et non pas à une plantation faite dans le voisinage. Seulement, il est vrai, l'*Aschera* était de bois, et, sans en chercher d'autres exemples, il suffit de voir que Gédéon se sert

de celle de l'autel de Baal pour en faire le feu de son sacrifice. La version des Septante, confirmée à cet égard par la version syriaque et par celle d'Aquila et de Symmaque, adopte un tout autre sens, et, suivant toute apparence, beaucoup plus voisin de la vérité; elle rend *Aschera* par *Astarté*. Cependant, il est incontestable que ces deux noms différents doivent répondre à deux objets différents.

Aussi, les uns, tout en admettant cette identité, ont-ils prétendu qu'*Astarté* représentait la divinité, tandis que les noms d'*Aschera*, *Ascherath*, *Ascherim*, représentaient tout simplement l'idole; mais une telle distinction entre la divinité et ce qui n'était qu'une expression figurative de cette même divinité, paraît trop en dehors des habitudes connues de l'antiquité pour être plausible. Gesenius a ouvert une meilleure opinion, en admettant qu'*Aschera* était bien Astarté, comme le veulent les Septante, mais Astarté sous l'aspect de la volupté, et il en a déduit, en effet, son nom, d'une manière assez naturelle, du radical *ascher* (heureux). Il est certain, en effet, que, tandis que le culte d'Astarté est en général sévère, celui d'*Aschera* n'est pas moins obscène que celui de Myllitta. C'est à lui que se rapporte, sans aucun doute, le célèbre commandement du Deutéronome : « Tu n'offriras pas le prix de la prostituée, ni le prix des prostituées, dans le temple du Seigneur ton Dieu. » Aussi, lorsque Josias détruit l'*Aschera* du temple de Jérusalem, en chassant-il en même temps les prostituées sacerdotales. Movers, dans son *Histoire des Phéniciens*, a combattu cette opinion; selon lui, *Aschera* est une divinité syro-phénicienne, liée à la Myllitta de Babylone, et distincte de l'Astarté proprement dite, qui serait une divinité sidonienne; mais les textes hébreux, desquels il a prétendu tirer cette distinction, ont généralement semblé trop peu concluants pour l'autoriser. D'ailleurs, au point de vue que nous avons suivi ici, cette opinion tendrait simplement à faire placer, sous le nom d'*Aschera*, les considérations que nous avons rapportées à celui d'Astarté. Ce qui a surtout conduit Movers à cette thèse, c'est le sentiment du caractère essentiellement orgiaque de cette déesse, qui lui a paru trop éloigné de celui d'Astarté pour s'y lier par une simple modification. Il adopte une étymologie bien plus crue, et par là même peut-être plus plausible que celle de Gesenius : il fait venir *Aschera* de *aschar* (se tenir droit), et il suppose que les idoles d'*Aschera* consistaient tout simplement en un lingam de bois posé verticalement sur l'autel. Les expressions des textes hébreux, au sujet de la manière dont on brise ou dont on établit ces idoles, indiquent, en effet, des ouvrages beaucoup moins complexes que de vraies statues; et ce qui achève de donner une probabilité tout à fait satisfaisante à l'opinion en question, c'est que l'on sait, par le témoignage des Grecs, que l'Artemis de Cappadoce, qui est l'analogue de l'*Aschera* phénicienne, portait le nom d'*Orthia*, d'*Orthostia*, du radical *orthos* (droit), qui est justement celui proposé pour *Aschera*, et parce qu'elle était symbolisée sous la figure du lingam. La nature féminine de la déesse n'était donc pas un obstacle à l'adoption d'un tel symbole, et l'on sait d'ailleurs qu'il était usité, non-seulement dans le culte d'Artemis, mais dans celui de Cybèle, divinité qui représentait également le principe de la fécondité. Peut-être ce symbole était-il regardé comme ayant l'avantage de rappeler qu'Astarté n'était rien sans Baal, et de rendre les deux idées inséparables, à ce point que l'on voit, par les livres hébreux, le fétiche d'*Aschera* placé d'ordinaire sur l'autel de Baal.

Reste la figure terrible du Moloch phénicien. Dans le système d'idées que nous venons de suivre, ce ne serait encore que Baal, vu, non plus sous le côté passif, mais sous le côté privatif. Il est évident que, pour que la divinité du panthéisme soit au complet, il faut à sa puissance conçue dans ses manifestations bienfaisantes ajouter sa puissance conçue dans ses manifestations contraires au bien de l'homme. Elle porte en elle deux maîtres égaux, mais opposés, et faisant corps ensemble comme les deux faces d'un monstre. Rien n'aurait été trop cruel pour se proportionner à cette figure funeste; et voilà sans doute pourquoi, au lieu de lui sacrifier par le libatage, comme à Baal, on lui aurait sacrifié par le sang même des enfants.

Tel est, à peu près, ce qu'on peut voir aujourd'hui de Baal, dissipé, comme il l'est, par le souffle du temps. Base de la nationalité des peuples au milieu desquels se trouve immédiatement enveloppé le peuple d'Israël, après son établissement dans le Chanaan, le culte de Baal y était revêtu d'un appareil analogue à celui que l'on retrouve plus tard autour de Jéhovah. Il était non-seulement desservi par un corps sacerdotal, comme celui que l'on voit se constituer à Jérusalem sous les Rois, et dans des temples tellement semblables à celui de Salomon, que ce dernier avait été construit par des architectes de Baal, et se prêtait indifféremment à l'un des cultes ou à l'autre; mais, ce qui est plus caractéristique encore, il se soutenait par un corps de prophètes. Ces prophètes, attachés à la personne du roi et nourris de sa table, se mettaient en prières devant le Seigneur, dans les occasions importantes, pour apprendre de lui l'avenir et transmettre au peuple ses oracles.

Rien ne témoigne mieux de la similitude des deux institutions, que les débats entre les prophètes de Baal et ceux de Jéhovah, dont il est question dans le livre des Rois. On peut donc conjecturer que ceux-ci, qui ne prennent leur développement qu'à partir du moment où la Judée, sous l'influence de Samuel, rejette le baalisme d'une manière qu'on peut regarder comme décisive, ne sont devenus un corps régulier et permanent qu'à l'imitation des premiers. La Judée pouvait bien emprunter, à cet égard, à ses ennemis, puisque c'était pour tourner ces forces nouvelles dans la direction opposée.

On doit même reconnaître que l'influence de Baal, longtemps si menaçante pour la nationalité d'Israël, a été, en définitive, un auxiliaire puissant pour celle-ci, en raison de la réaction persistante qu'elle devait nécessairement susciter. Que la contagion ait été funeste à des multitudes d'individus qu'elle a perdus, peut-être même au royaume de Samarie tout entier, dont elle a pu faciliter la dispersion, c'est là le côté accidentel et secondaire de cette histoire; le principal, le seul, par conséquent, qu'il faille considérer au point de vue de l'histoire universelle, c'est celui par où cette influence se témoigne, comme un instrument de la Providence, pour attiser, fortifier dans Israël la véritable idée de Dieu. Il y a là une action saisissante. La nation se voit transportée en présence d'un Dieu universel, et, en apparence, tout-puissant; et conduite par le sentiment de son individualité et de son passé, amplifié par le prestige de la poésie, qui lui inspire de vouloir un Dieu à elle, qui ne soit pas moins grand que celui de ses voisins et qui, cependant, ne se confonde point avec lui, elle n'a contre cette absorption d'autre refuge que Jéhovah. Ses anciens lui avaient enseigné qu'un Dieu puissant, maître du ciel, lui était spécialement affecté et protégeait ses pas; cet enseignement était bien court. Est-il certain que l'instinct du monothéisme, inné dans la race d'Abraham, eût suffi pour empêcher une théologie réduite à des termes si généraux de prendre son cours vers le gouffre du panthéisme, si Baal, l'occupant déjà, ne l'en avait écarté par sa seule présence, en la rejetant sur la voie sublime de la théologie des prophètes? En un mot, comme le Dieu de ses ennemis était dans le monde, la nation, pour se distinguer, était poussée à prendre le sien hors du monde; et, dès lors, il allait à l'infini. C'est ainsi que, par un simple effet d'opposition à la religion baalique, se dégageait le complément décisif du Dieu d'Abraham, et triomphait dans le peuple l'esprit de Moïse. Par ce seul fait de se détourner du faux, on était amené dans le vrai. Je me figure ici un enfant élevé loin du soleil, et, placé, au lever de cet astre, en face d'une grande ville; ses yeux sont éblouis des rayons qui jaillissent de tous les monuments, et l'admiration les remplit en même temps que la lumière; qu'il s'imagine que les scintillements émanent d'un immense foyer, situé derrière la ville et rayonnant à travers ses ouvertures, voilà le panthéisme; qu'il s'imagine qu'il y a autant de foyers distincts qu'il voit luire de monuments, voilà le polythéisme; mais qu'un accident quelconque l'oblige tout à coup à se retourner, il apercevra, précisément à l'opposé de ce brillant spectacle, le vrai foyer de la lumière, et c'est devant ce solitaire du ciel qu'il tombera en extase, car il verra dès lors, dans les splendeurs de la terre, un éclat réfléchi et non pas un éclat direct, un effet de la puissance et non pas la puissance même.

Les Israélites introduisirent, à différentes époques, comme nous l'avons dit, le culte tout sensuel de cette divinité dans leur religion. Cette idolâtrie excitait le juste courroux des prophètes, qui rivalisaient de zèle et d'indignation pour la flétrir. Voilà pourquoi le nom de *Baal*, qui avait des temples chez les Juifs au temps d'Athalie, se retrouve si fréquemment dans le chef-d'œuvre de Racine.

D'adorateurs zélés à peine un petit nombre
Ose des premiers temps nous retracer quelque ombre
Le reste pour son Dieu montre un oubli fatal,
Ou même, s'empressant aux autels de Baal,
Se fait initier à ses honteux mystères,
Et blasphème le nom qu'ont invoqué leurs pères.

Athalie, acte I^{er}.

Lasse enfin des horreurs dont j'étais poursuivie,
J'allais prier Baal de veiller sur ma vie.

RACINE.

Pontife de Baal, excusez ma faiblesse.
J'entre : le peuple fuit, le sacrifice cesse.

RACINE.

Dans le style biblique, Baal est le nom collectif des dieux des gentils, des faux dieux : *Les adorateurs de Baal*.

Ce nom a également donné lieu aux locutions suivantes, encore fréquemment employées de nos jours par les écrivains : *Culte de Baal*, l'idolâtrie; *prêtres de Baal*, prêtres hypocrites, intolérants ou fanatiques; *Jean-Jacques, dont vous me parlez, fait un peu de tort à la bonne cause : jamais les Pères de l'Eglise ne se sont contredits autant que lui ; son esprit est faux ; cependant il a encore des appuis. Je lui pardonnerais tous ses torts envers moi, s'il se mettait à pulvériser par un bon ouvrage les prêtres de BAAL qui le persécutent. J'avoue que sa main n'est pas digne de soutenir notre arche ; mais*

Qu'importe de quel bras Dieu daigne se servir?
VOLTAIRE.